



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,
vous propose

Les sept jours

Après « Prendre femme », l'actrice-réalisatrice Ronit Elkabetz, figure de proue du cinéma israélien, signe son deuxième long, « les Sept Jours », un huis clos écrit à quatre mains avec son frère Shlomi.

Figure de proue du cinéma israélien, Ronit Elkabetz, que l'on a vue dans des films aussi marquants que « Mariage tardif », « Mon trésor » ou « la Visite de la fanfare » et qui sera à l'affiche du nouveau Téchiné, « la Fille du RER », aux côtés de Catherine Deneuve, Emilie Dequenne et Michel Blanc, signe sa deuxième réalisation avec son frère Shlomi : « les Sept Jours », un huis clos qui réunit une famille autour du deuil d'un des fils.

TéléObs. – Pourquoi avez-vous réalisé « Prendre femme » et « les Sept Jours » à deux ?

Ronit Elkabetz. – J'ai commencé comme actrice, en espérant que le moment arrive où nous puissions rêver ensemble. J'ai aussi attendu que Shlomi grandisse [rires]. Après l'armée, j'ai commencé à tourner des films comme comédienne. Lui, de son côté, écrivait. Jusqu'au jour où je l'ai appelé à New York, où il vivait, pour lui annoncer que j'arrivais.

Shlomi Elkabetz. – Il y avait longtemps qu'on parlait de travailler ensemble, mais on a vécu éloignés l'un de l'autre pendant plusieurs années, elle à Paris, moi à New York. Quand on s'est retrouvés, on a commencé par s'isoler pendant trois semaines, en travaillant seize à vingt heures par jour. L'écriture de « Prendre femme » s'est déroulée un peu comme un exercice physique car on était vraiment en phase sur tout.

Comment avez-vous réussi à intégrer à la fois vos points communs et vos expériences différentes ?

S. E. – Chacun de nous a apporté ce qu'il avait vécu, mais l'histoire était tellement liée à notre expérience commune et nous connaissons si intimement les personnages qu'on se sentait vraiment à l'aise en leur compagnie.

R. E. – Pour « Prendre femme », nous étions partis dans une recherche fortement inspirée de notre histoire personnelle et de la quête de liberté de notre mère



Un récit intimement lié à l'expérience commune de Shlomi et Ronit Elkabetz.

dans cette société dominée par l'homme. Mais on savait dès le départ qu'il y aurait un deuxième et un troisième chapitre. C'est pourquoi on a élargi le cadre avec « les Sept Jours » en donnant le point de vue de toute la famille.

S. E. – Ces sept jours de deuil, notre famille les a vécus, mais la plupart des choses que nous racontions sont inventées. C'était déjà le cas pour « Prendre femme » : notre mère n'a pas eu d'amant... mais elle en a peut-être rêvé.

Comment les membres de votre famille ont-ils réagi ?

R. E. – Notre mère a reçu « Prendre femme » à la fois comme une confrontation assez difficile et une délivrance. De nombreuses femmes sont venues spontanément vers elle pour lui dire que

c'était aussi leur histoire. Pour la première fois de sa vie, elle s'est sentie libérée. Et même si elle était déchirée entre deux mondes, elle était tellement fière de nous que ça l'a rendue très heureuse. En revanche, notre père n'a toujours pas vu le film, même si, un jour où il nous rendait visite, il a pris le scénario et s'est enfermé aux toilettes pour le lire en cachette [rires].

S. E. – Il nous dit régulièrement : « Aujourd'hui, ce n'est pas possible, on verra demain... » Mais en fait il sait déjà tout car il a vu le making of et lu tous les articles consacrés au film. Alors nous le respectons, de la même façon qu'il est fier de notre travail et nous laisse libre de traiter des sujets qui nous plaisent.

Comment conciliez-vous vos deux regards quand vous écrivez ?

S. E. – Nous prenons systématiquement le parti de celui ou de celle qui souffre. Après avoir été totalement coupé de ce pays pendant sept ans, l'écriture des « Sept Jours » m'a forcé à plonger au cœur d'une société où les femmes restent opprimées par un système patriarcal. J'ai parfois eu l'impression d'accomplir un voyage dans le temps au sein même d'un monde qui est à la fois solidement ancré dans le présent et très attaché à son passé.

R. E. – La condition féminine constitue pour moi une cause aussi fondamentale que les droits de l'homme. Je suis persuadée que le fait d'avoir vécu à l'étranger nous a aidés à prendre du recul, même si nous restons israéliens avant tout.

De quelle manière vous répartissez-vous les tâches ?

S. E. – Nous ne nous répartissons rien... Nous partageons tout ! On a passé un an à travailler sur le scénario, la préparation et les répétitions. Donc, au moment du tournage, on n'a plus besoin de discuter pour prendre les décisions qui s'imposent.

Quelles sont vos références ?

S. E. – Sur le plan technique, notre inspiration principale vient surtout de cinéastes japonais comme Akira Kurosawa et Ozu. Nous sommes de culture marocaine et en passant à la réalisation, nous avons découvert que le cinéma fonctionne de la même façon : tout le monde est par terre et si personne ne bouge, toute l'énergie se trouve concentrée au même endroit. C'est un comportement qui s'apparente à celui des samouraïs japonais.

R. E. – Au bout de deux jours de tournage, les techniciens avaient inventé un mot pour définir notre façon de filmer héritée de nos origines marocaines et de la mentalité japonaise : « maroponaise » !

Propos recueillis par
Jean-Philippe Guerand

Pleurer les morts Pleurer les vivants

par ARIEL SCHWEITZER

En 2004, nous étions déjà fascinés par *Prendre femme*, la première réalisation de Ronit et Schlomi Elkabetz. Autobiographique, le film dressait le portrait d'une famille traditionaliste séfarade autour de la mère, femme au foyer, élevant ses quatre enfants, magistralement incarnée par Ronit Elkabetz. Sous un vernis de normalité, le noyau familial se révélait un nid de manipulations et de sadisme dont la mère était la première à payer les frais.

Cette même famille, cette fois élargie, est au cœur du deuxième volet de ce qui est promis à devenir une trilogie, *Les Sept Jours*, présenté à Cannes en ouverture de la Semaine de la critique. Le titre se réfère

aux sept jours de deuil dans le judaïsme au cours desquels la famille d'un défunt et ses proches se réunissent pour évoquer sa mémoire et prier pour le repos de son âme. Ronit Elkabetz y tient à nouveau un des rôles principaux, entourée de huit frères et sœurs et de leur conjoint ; une famille nombreuse confrontée à la mort tragique de l'un des leurs au moment de la première guerre du Golfe.

Si *Prendre femme* s'interrogeait, dans une visée féministe, sur la place de la femme dans une société patriarcale, *Les Sept Jours* élargit le trait en menant une réflexion sur la place de l'individu dans une structure familiale oppressante et tribale. Cet aspect se manifeste entre autres par la place qu'occupe le judaïsme

dans le film. Les membres religieux de la famille imposent aux autres une obéissance stricte des lois orthodoxes, comme l'interdiction de manger de la viande pendant les jours du deuil, et les laïcs, sous la pression, doivent s'y plier. Sur ce plan, les différences de sexes sont souvent gommées. Les femmes qui ont déjà intériorisé la loi patriarcale soutiennent leur mari dans l'enracinement de la loi de la tribu en forçant les femmes plus faibles à s'y conformer. La solidarité féminine, présentée dans *Prendre femme* comme une source de réconfort et d'espoir, s'avère une illusion : les femmes sont souvent plus manipulatrices et cruelles que les hommes dans leur rapport aux autres femmes.

L'écrasement de l'individu par la famille et par la loi du plus fort se matérialise par de longs plans séquences. *Les Sept Jours* est marqué par une dimension d'abstraction, notamment dans les scènes montrant les membres de la famille en train de bouger tous ensemble, serrés les uns contre les autres, comme un magma humain, triste, vaincu par lui-même – des images qui semblent inspirées par l'esthétique de la danse contemporaine.

Les Sept Jours est plus radical que *Prendre femme*. Véritable film-dispositif. Deux scènes d'extérieur tournées dans un cimetière (l'enterrement et la cérémonie de commémoration) encadrent le huis clos dans la grande maison qui accueille la famille et les proches du défunt. Les plans séquences lents et statiques renforcent la tension à l'intérieur du cadre, produisant progressivement un sentiment d'étouffement. Emprisonnés entre quatre murs, les personnages se heurtent les uns aux autres dans un rituel de rapport de force, de sadisme et d'humiliation. L'héritage devient un enjeu principal : le magasin laissé par le défunt cristallise les désirs, les jalousies et l'appât du gain qui déchirent la famille jusqu'à l'explosion de violence.

Le film est en guerre contre lui-même : son potentiel mélodramatique, aspect largement développé dans *Prendre femme*, est castré par l'impossibilité de s'identifier aux personnages, tous plus ou moins actifs dans un jeu de domination et de pouvoir. Viviane, incarnée par Ronit Elkabetz, échappe seule à cette fatalité en menant une lutte acharnée pour son émancipation : elle a quitté son mari et refuse obstinément de céder au chantage visant à la récupérer. Or, Viviane occupe une place relativement limitée dans le



Pendant le deuil, les faux-semblants de la solidarité féminine.

CAHIERS DU CINÉMA / JUILLET-AOÛT 2008 43

Prochaines séances: Versailles
lundi 5 janvier 18h30 et 21h

Pourquoi adhérer à l'Embobiné?

Pour bénéficier du tarif réduit.

Pour recevoir les programmes

Pour être invité à chaque animation

Pour faire part de vos critiques et suggestions

ET proposer à la programmation le films que vous avez envie de voir.